

Rentrée littéraire 2024



Éditions de l'Olivier

19 août

Marie Vingtras
Les Âmes féroces

Hélène Gaudy
Archipels

Eliot Ruffel
Après ça

Justin Torres
Blackouts

20 septembre

Richard Ford
Le Paradis des fous

Littérature française

Marie Vingtras Les Âmes féroces

roman

en librairie le 19 août

Leo n'est pas rentrée et le printemps s'entête dans sa douceur. Leo ne reviendra pas. La shérif Lauren Hobler découvre son corps au milieu des iris sauvages. Autour de la mort soudaine d'une jeune fille, *Les âmes féroces* tisse plusieurs destinées. Pour élucider un mystère, mais lequel? Celui de Leo, peut-être, et de ses silences. Celui de Lauren, coincée dans une petite ville qui ne la prend pas au sérieux. Il y a aussi Benjamin, Seth et les autres... Les gens de Mercy, qui pensent tous se connaître et en savent si peu sur eux-mêmes.

Envoûtant, surprenant et d'une grande ampleur romanesque, *Les Âmes féroces* traque la part d'ombre de chacun.

Marie Vingtras vit à Paris. Elle est l'autrice de *Blizzard* (Éditions de l'Olivier, 2021), grand succès critique et public, lauréat du prix des Libraires et du prix Libr'à Nous. *Les Âmes féroces* est son deuxième roman.

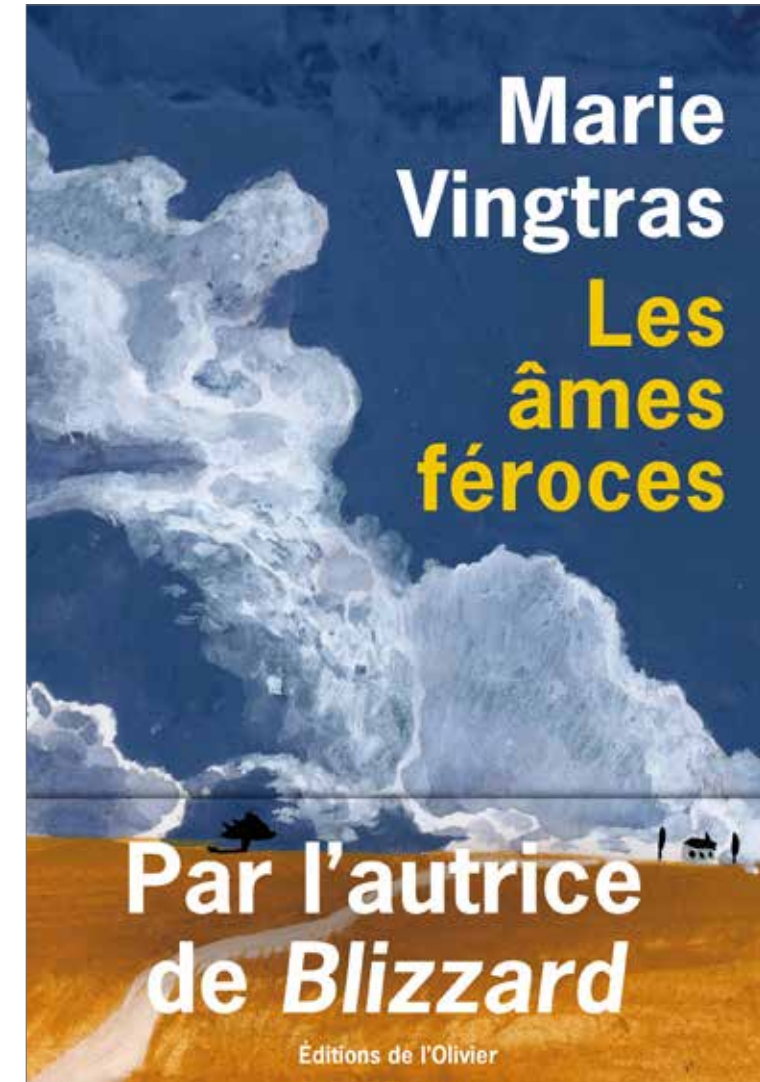
À propos de *Blizzard*

«Un livre à couper le souffle.»

François Busnel, *France 5 La Grande Librairie*

«Avec une maîtrise rare, un souffle pour le moins lyrique, Marie Vingtras nous donne une histoire forte, peuplée d'êtres solitaires, violents, en quête de rédemption.»

Bruno Corty, *Le Figaro*





© Patrice Normand

Extrait

Ici, la nuit est belle. Pas d'enseignes à profusion pour attirer les touristes, pas de néons déréglés qui clignotent, pas de lumières artificielles qui absorbent celle des étoiles. Seuls quelques lampadaires curieusement disposés à intervalles irréguliers ponctuent son chemin. Elle avance de tache de lumière en tache de lumière et, de l'une à l'autre, elle disparaît presque entièrement. Elle est alors exactement ce qu'elle paraît être : la fille qui glisse le long des murs, calme, discrète. La fille qui s'efface, la fille qu'on oublie. Elle est celle qui emballe les courses au supermarché, celle qui rend la monnaie, celle qui garde les enfants. Elle est celle qui écoute toujours en classe même si parfois son esprit s'échappe au-dessus des toits jusqu'à cet océan qu'elle n'a jamais vu. Elle est celle que tous pensent connaître parce qu'ils savent son prénom et le nom de ses parents. Ils ont échangé quelques mots, elle a peut-être même esquissé un sourire en les croisant. Elle était là hier, elle sera là demain, se disent-ils, parce qu'ici rien ne change, c'est ce qui fait tout le charme de cette ville. Pourtant personne ne voit à quel point cette fille frémit. Elle n'est en réalité qu'un long frémissement, un corps qui tressaille, une douleur lancinante dans la poitrine et cette question qu'elle voudrait crier à tous ceux qui l'approchent : *savez-vous seulement qui je suis ?*

Hélène Gaudy Archipels

roman

en librairie le 19 août



© Patrice Normand

« Aux confins de la Louisiane, une île porte le prénom de mon père. Chaque jour, elle s'enfonce un peu plus sous les eaux. »

Il a fallu que son esprit vogue jusqu'à l'Isle de Jean-Charles pour qu'elle se retrouve enfin face à son père. Qui est cet homme à la présence tranquille, à la parole rare, qui se dit sans mémoire? Pour le découvrir elle se lance dans un projet singulier : lui rendre ses souvenirs, les faire resurgir des objets et des paysages.

Le premier lieu à arpenter est l'atelier où il a amassé toutes sortes de curiosités, autant de traces qui nourrissent l'enquête sur ce mystère de proximité : le temps qui passe et ces grands inconnus que demeurent souvent nos parents. Derrière l'accumulateur compulsif, l'archiviste des vies des autres, se révèlent l'homme enfant marqué par la guerre, l'artiste engagé et secret. Peu à peu leur relation change, leurs écritures se mêlent et ravivent les hantises et les rêves de toute une époque.

À travers cette géographie intime, Hélène Gaudy explore ce qui se transmet en silence, offrant à son père l'espoir d'un lieu insubmersible – et aux lecteurs, un texte sensible d'une grande beauté.

Née en 1979 à Paris, Hélène Gaudy a étudié à l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Autrice de plusieurs romans dont *Un monde sans rivage* (Actes Sud, 2019), elle a également publié des ouvrages pour la jeunesse et des livres d'art. Elle est membre du collectif Inculte et vit à Paris.



Archipels Hélène Gaudy



Éditions de l'Olivier

Extrait

Mon père m'a toujours dit qu'il n'avait pas de souvenirs d'enfance. On n'a pas de souvenir de ce qui dure en soi, de ce qu'aucune digue n'arrête. De ses premières années, et même de sa jeunesse, ne lui restent que des images flottantes, comme s'il s'était construit sur du sable, sur un sol inondé et spongieux, et je le vois – son corps compact, petit mais tellement dense, et le poids de sa main comme du plomb dans la mienne – planté droit dans un sol qui sans cesse se dérobe.

Depuis que je pense à l'île, je pense à lui.

À sa présence tranquille, jamais interrogée.

À son mystère trop proche pour soupçonner son étendue.

À l'amnésie qui couvre sa vie d'une couche si solide qu'on la prend pour une peau.

Lui qui aime tant les paysages ne m'a rien dit ou presque de ceux qu'il a habités. J'ignore les décors de sa vie, les images qui l'ont constituée. Dans ce terreau instable, sans aucune racine visible, ont poussé une multitude de branches singulières : ses passions nombreuses et successives, sa parfaite indifférence pour son propre corps, ses vêtements et son apparence, qui le poussait à dire à ma mère, quand elle s'achetait un pantalon, Mais enfin tu en as déjà un, ses curieuses manies culinaires, mixtures odorantes fermentant au frigidaire, sa barbe désormais presque blanche, si associée à son visage que je ne peux dévisager sans malaise, sur les photos de sa jeunesse, cet imposteur à la peau nue, aux joues roses, mon père, petite silhouette trapue surmontée, en hiver, d'une chapka qui lui tient les oreilles au chaud et lui donne l'air d'un vieux Russe perdu en plein Paris, rescapé d'une période indéfinie tant il

semble traverser les époques sans rien sacrifier à leurs exigences, refusant de posséder une carte bleue, un téléphone portable, s'obstinant à vivre comme il a toujours vécu, seulement contraint de retrancher à ses activités celles que la fatigue rend pénibles mais continuant à courir les lieux qui satisfont sa curiosité toujours vaillante, ne développant aucune acrimonie contre le monde tant qu'il peut se frayer, dans ses marges, une place qui lui convient.

Un homme enfant qui ne sait rien de son enfance, à la fantaisie inébranlable et au sérieux inquiet, un homme qui, toute sa vie, s'est efforcé de sauver ce qu'il pouvait sauver alors que son propre passé lui reste inaccessible.

Depuis toujours, il glane, il entasse. Avec ses trouvailles, il se construit des murs, des montagnes, pieds de nez à l'arasement, à la dissolution, à l'oubli, partie émergée d'une île qui seule garde contact avec les profondeurs dans lesquelles il s'enfonce, et dont je n'ai jamais rien su.

*

Un après-midi d'octobre, j'ai pris rendez-vous avec mon père. Un rendez-vous, c'est étrange, ça brise, d'un coup, le couple fusionnel que forment mes parents, toujours ensemble dans l'appartement où j'ai grandi, comme si rien, jamais, ne devait changer.

Eliot Ruffel

Après ça

premier roman

en librairie le 19 août



© Patrice Normand

« Qu'est-ce que tu as fait, Lou? »

Max n'a pas mis longtemps avant d'emmener Lou sur le bunker qui fait face à la mer. Les deux amis s'y retrouvent presque tous les soirs de ces vacances caniculaires pour passer le temps en regardant partir les ferrys. Au fur et à mesure que les canettes de bière se vident, leurs langues se délient. C'est un de leurs points communs, de ne pas être trop bavard. Il y a aussi l'ennui, les jeux qu'ils s'inventent, cette ville qu'ils sillonnent avec sa jetée, comme un pont vers l'ailleurs ou le néant. Les pêcheurs s'y disputent les meilleurs emplacements et, au bout, on saute dans l'eau en évitant les rochers. On passe à l'âge adulte.

Comment devenir un homme quand les pères ont la main lourde les soirs de défaite de l'OM et que les frères sont partis?

Dans un premier roman débordant de tendresse, Eliot Ruffel explore le langage des corps et des regards. Au cœur des silences, se dégagent la beauté et le drame d'une amitié.

Eliot Ruffel est né à Saint-Etienne en 2000. Il mène une pratique artistique en photographie et en vidéo. *Après ça* est son premier roman.



Après ça

Eliot
Ruffel



Éditions de l'Olivier

Extrait

Avec Max on a survécu au cagnard de l'après-midi. Pendant qu'on luttait contre le soleil bien dur on rigolait de voir les peaux sensibles faire moins les fières et se couvrir rapidement de crème solaire ou d'un tee-shirt manches longues pour ne pas cloquer. Quand la température est tombée, on s'est dirigés vers la promenade qui longe la falaise, celle qui surplombe la mer de trente mètres. À la fin de la route goudronnée, il y a un chemin que seuls les habitués connaissent, surtout depuis que la ville essaye d'en restreindre l'accès en posant des rubalises rouge et blanc dont les lambeaux flottent déjà quand on arrive, portés par les courants d'air chaud. En contrebas, la mer grignote la roche des falaises, force les terrains des maisons à reculer un peu plus chaque année. Ça a commencé à faire trembler les propriétaires quand ils ont vu le prix de leur maison secondaire dégringoler. Pour beaucoup, leur problème c'est pas de voir leur maison disparaître, non, juste de comprendre que leurs investissements deviennent de moins en moins rentables, qu'ils perdent un peu plus d'oseille, qu'ils en gagnent un peu moins. Alors les propriétaires de la côte ont vite trouvé le chemin des agences immobilières pour faire estimer et finir par vendre aux plus offrants.

Un bunker laissé par la guerre tient le bout du sentier sur lequel on s'engage. Max ouvre le chemin devant moi, s'amuse à s'approcher du bord de la falaise. On vient ici depuis un moment, depuis que je suis arrivé pour ma rentrée en terminale. Max a connu l'endroit par son frère parti étudier dans une école agricole plus loin dans les terres. Il a pas mis longtemps avant de m'y emmener, avant de me montrer les vestiges de la guerre, les premières lignes défensives. C'est rapidement devenu une

habitude de squatter le bunker, d'abord sur son toit, puis on a fini par faire sauter la porte d'un grand coup de pied-de-biche qu'on avait emprunté au père de Max, mais qu'on a perdu et donc jamais rendu. Il l'a remarqué le jour où, en pleine fête des Voisins, la soirée a dégénéré. Son voisin avait dansé un peu trop près de sa femme, la mère de Max. Il me l'a raconté mort de rire au printemps, allongé sur le toit du bunker. Il arrêtait pas de se marrer, repensait à la gueule du type, me disait t'as loupé quelque chose, que la prochaine fête des Voisins il fallait que je sois là, tu verras.

Je me tiens deux mètres derrière Max, mes pas dans les siens. Il en fait des grands pour éviter que le sentier imprime sa présence, pour éviter que d'autres se mettent à penser que ce même sentier les mènerait quelque part. Ça m'amuse toujours de le voir enjambrer les hautes herbes un peu trop près du bord, de le voir se plier en deux, genoux au niveau des épaules. Il y a un mois on a fini par acheter du ruban de chantier, le même que celui de la mairie, et maintenant on tire un trait bariolé à chaque fois qu'on repart, juste à l'endroit où la barrière du bout de la promenade est fendue. On serre bien fort pour dissuader les autres. Du rouge et du blanc, visible de jour comme de nuit. Des fois on entend le moteur d'une voiture tourner dans le quartier et s'avancer au plus près de la barrière. Le contact se coupe, les portières s'ouvrent et des voix grésillent dans des radios. La police fait des rondes pour vérifier si tout va bien, si les limites sont respectées, si leur ruban tient encore en place. Les premières fois on s'est faits discrets, bien allongés sur le bunker pour ne pas dépasser, pour ne pas qu'on nous voie, mais maintenant, avec l'habitude, on rigole de leurs grosses voix au loin qui assurent dans la radio que, centrale ici unité 9 en patrouille promenade, RAS les gars, tout est en ordre.

Littérature étrangère

Justin Torres Blackouts

roman

traduit de l'anglais (États-Unis) par Laetitia Devaux
en librairie le 19 août

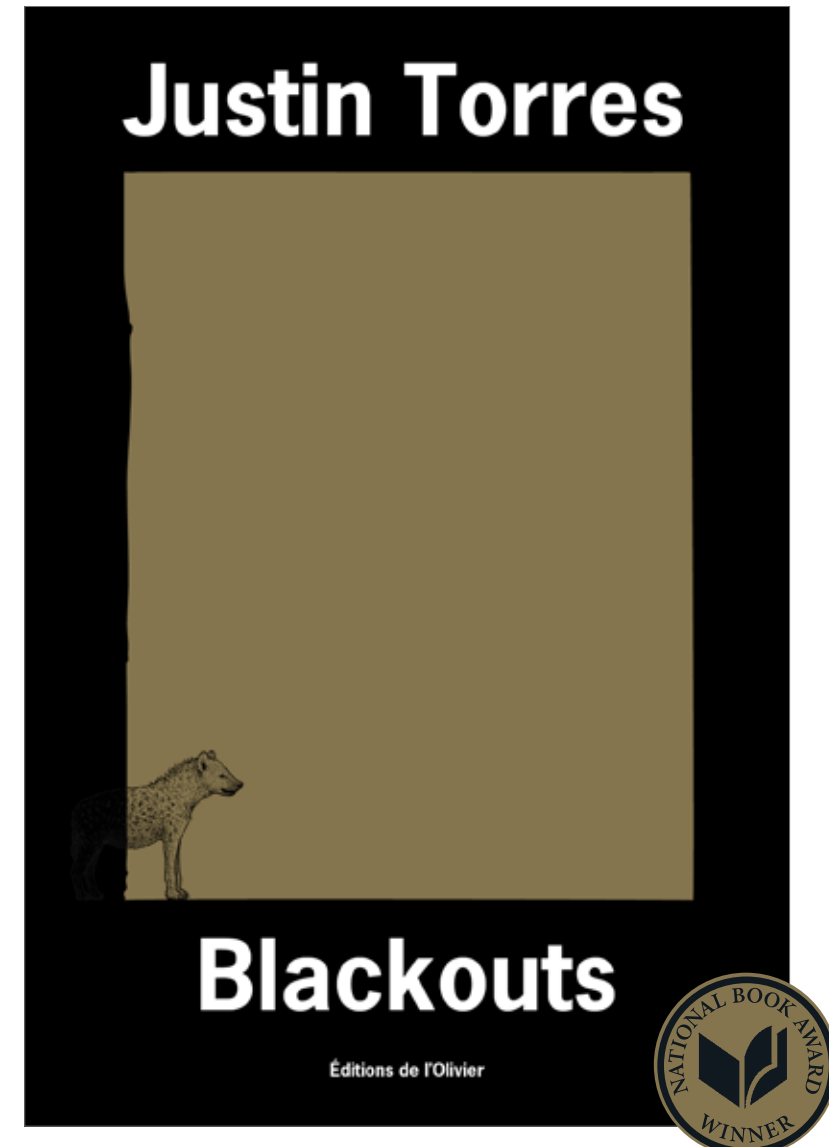
« J'étais venu au Palais parce que l'homme que je cherchais y avait une chambre. [...] Il était proche de la mort, et je lui aurais promis n'importe quoi. »

Le narrateur arrive dans un lieu mystérieux, une résidence située en plein désert et abritant une grande communauté queer. Il y retrouve Juan, personnage charismatique, plus âgé et fascinant. Une amitié inaltérable est née entre les deux hommes quelques années auparavant, dans un hôpital psychiatrique.

Blackouts est l'histoire d'une promesse. Juan confie à son complice une mission : poursuivre ses recherches sur Jan Gay, une anthropologue, oblitérée par la mémoire collective qui a vu son travail pionnier bafoué, en des temps obscurs pas si lointains – le début du XX^e siècle – où l'homosexualité était considérée comme une maladie.

Mêlant archives réelles et souvenirs inventés, Justin Torres compose un roman traversé de fulgurances poétiques, qui bouleverse mais aussi répare. Il rend à des hommes et des femmes leur dignité en racontant leur histoire.

Né en 1980 dans l'État de New York, Justin Torres a publié des textes dans la revue *Granta* et dans le *New Yorker*. Son premier roman, *Vie animale*, véritable révélation littéraire aux États-Unis, a connu en France un grand succès public et critique. *Blackouts*, lauréat du National Book Award 2024, est son deuxième roman.



Justin Torres sera à Paris fin septembre
pour la promotion de son livre

Extrait

J'étais venu au Palais parce que l'homme que je cherchais y avait une chambre. Il attendait à la sortie de secours, appuyé contre le chambranle, non pas maigre mais squelettique ; les lèvres rabougries et craquelées ; la peau tendue sur le crâne. Je l'ai reconduit à son lit, d'où il m'a observé, affable mais farouche. La vie brûlait dans ses yeux, comme si son esprit avait quitté ses chairs pour se concentrer là, dans ces iris luisants et vitreux entourés d'un blanc laiteux immaculé. Même mourante, sa voix était vive, claire, et quand il parlait, c'était sans difficulté, sans sifflement, sans confusion (en tout cas, jusqu'à ses derniers instants, où il a sombré dans le délire, racontant des absurdités et récitant de la littérature). Je lui ai dit que je lui tiendrais compagnie et ferais office d'infirmier pour lui tout le temps qu'il faudrait. En vérité, je n'avais nulle part où aller, ce qu'on savait tous les deux. Juan a insisté pour que je reste au Palais et que je reprenne sa chambre après sa mort. Il m'a demandé d'achever un projet qui l'avait un jour consumé, l'histoire d'une femme qui portait le même nom que lui. Mlle Jan Gay. « Allez, il a dit avec un clin d'œil, presse les mains de ta mère pour lui assurer que tu le feras. » Une allusion à une scène célèbre que j'étais incapable de resituer ; ça n'avait rien d'une plaisanterie. J'ai pris ses mains, tout en jointures et doigts osseux, dans les miennes. Il était proche de la mort, et je lui aurais promis n'importe quoi.



***Blackouts* est à la fois un récit et un produit de l'héritage queer. C'est un livre qui honore ses fantômes. [...] Il est un hymne à la résilience, mais également une célébration de l'archive la plus transitoire et faillible : le corps.**

Tope Folarin, *The Atlantic*

***Blackouts* explore ce que signifie être effacé et comment persister après l'avoir été.**

Hugh Ryan, *The New York Times*

Ce livre est une éblouissante tempête de douleur. Pourtant *nene* et Juan nous offrent aussi, ainsi qu'à eux-mêmes, beaucoup de joie. Un baiser à partir duquel construire un rêve.

Maureen Corrigan, *NPR*

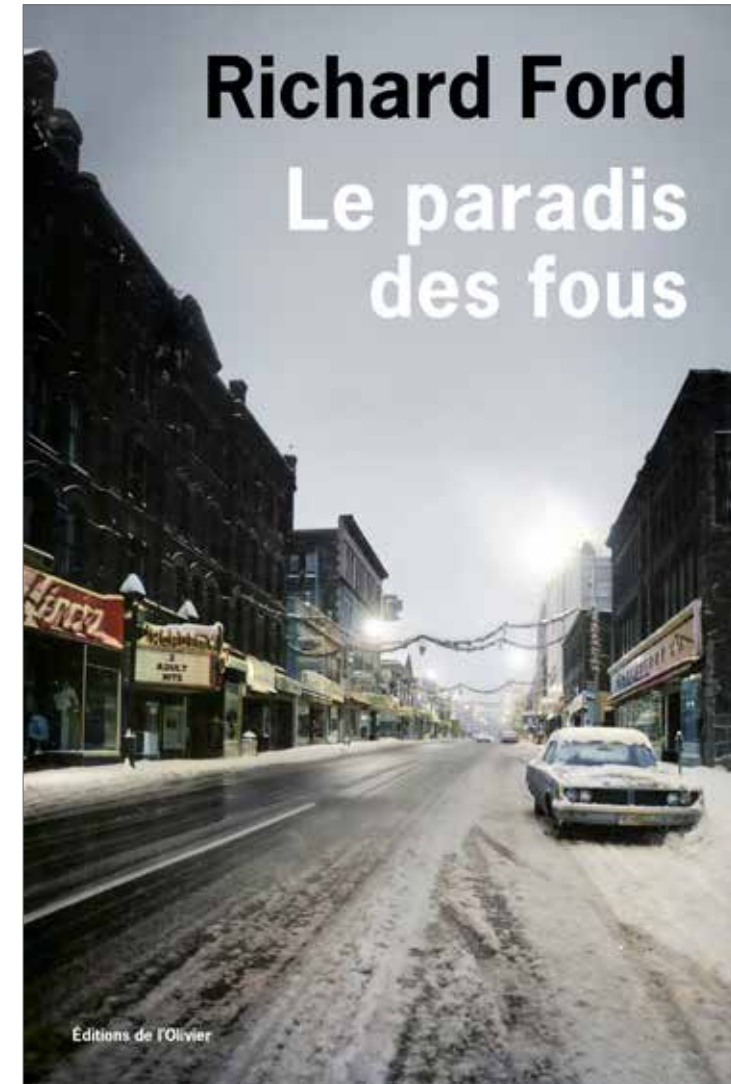
Richard Ford Le Paradis des fous

roman

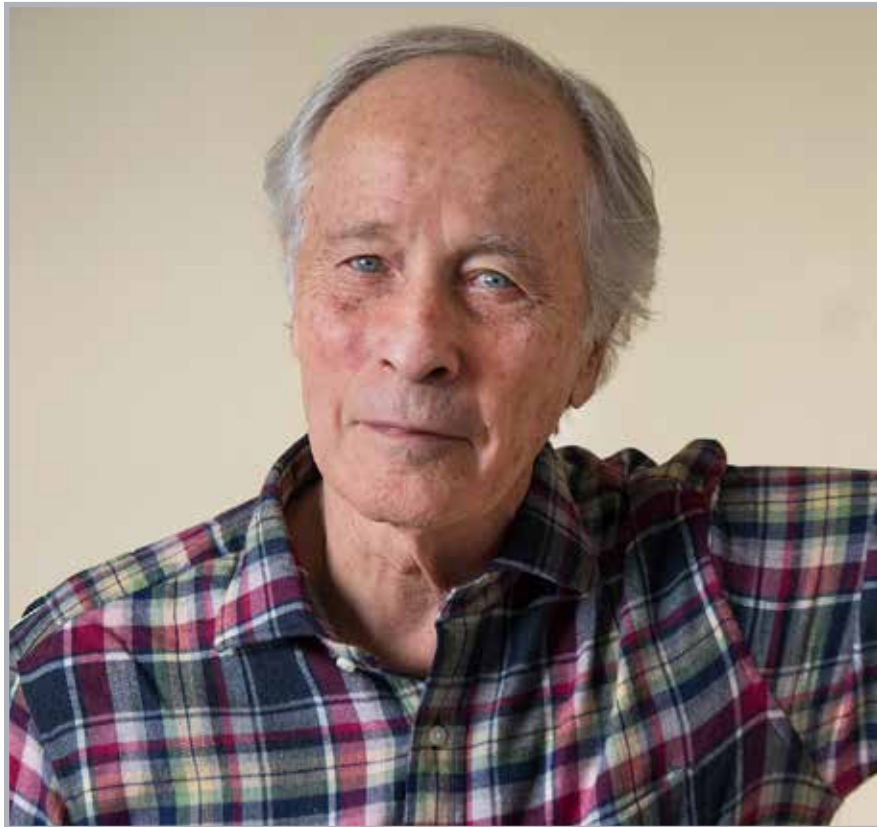
traduit de l'anglais (États-Unis) par Josée Kamoun
en librairie le 20 septembre

À 74 ans, Frank se porte comme un charme, malgré la perte de sa femme et d'un fils, et un cancer dont il a guéri. Mais Paul, son fils aîné, est atteint de sclérose latérale amyotrophique, une maladie dégénérative incurable. Frank décide de l'emmener faire une virée en voiture pour visiter quelques monuments emblématiques du kitsch américain. Dans ce roman picaresque, riche en rencontres et en personnages hauts en couleur, l'ombre de la mort plane. Cela n'empêche ni l'humour ni l'ironie chers à Ford. Il reprend en l'approfondissant le thème commun à tous les romans de la série Bascombe : le bonheur n'est-il qu'une illusion? Et, si c'est le cas, la solution n'est-elle pas d'y croire en dépit de tout? Avec ce livre porté par une énergie irrésistible, Richard Ford s'inscrit dans la lignée des grands écrivains qui l'ont précédé dans cette voie, auscultant le mal-être américain sous la forme d'une comédie noire magistrale.

Richard Ford est né en 1944. Il est l'auteur de nombreux romans dont *Une saison ardente* (1991), *Indépendance* (1995) – lauréat du PEN/Faulkner Award et du prix Pulitzer 1996 –, *Un week-end dans le Michigan* (1999) et *Canada* (2013) qui a connu un très grand succès critique et public, et a été couronné du prix Femina étranger. Son œuvre est publiée aux Éditions de l'Olivier.



**Richard Ford sera à Paris fin septembre
pour la promotion de son livre**



© David Rae Morris

« Tous les hommes sont créés égaux ;
ils sont doués par le Créateur de certains
droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent
la vie, la liberté et la recherche du bonheur. »

**Préambule de la Déclaration
d'Indépendance des États-Unis, 1776**

La saga de Frank Bascombe est l'une des œuvres littéraires les plus remarquables de la littérature américaine contemporaine. Commencée en 1986 avec *Un week-end dans le Michigan (The Sportswriter)*, elle comporte cinq volumes dont le dernier, *Le Paradis des fous (Be Mine)*, paraît cette année en France. Richard Ford en dévoile le double propos dans une ouverture magistrale en forme d'hypothèse : le droit pour chacun d'entre nous de chercher le bonheur, dans une vie marquée par les deuils, les échecs, la maladie, les séparations et trace le portrait d'une grande démocratie – les États-Unis d'Amérique – vue à travers le regard de Frank Bascombe, un citoyen de la classe moyenne bien décidé à profiter du temps qu'il lui reste à vivre.

Mais peut-on être heureux dans un monde livré au chaos et à l'absurdité ? « Existentialiste décontracté » selon John Banville, Richard Ford nous accompagne au fil de ces cinq livres dans une Amérique qui change tandis que se succèdent les présidents – Reagan, les Bush, Clinton, Obama, Trump... Comme Zuckerman chez Philip Roth ou Rabbit chez John Updike, Frank Bascombe n'est pas Richard Ford, mais plutôt une sorte de double dont il ne partage nécessairement ni la biographie ni les opinions, un frère dont il regarderait les réactions avec une sympathie non dépourvue d'esprit critique.


Alors, qui est Frank Bascombe ? À 74 ans, cet ancien journaliste sportif reconverti dans l'immobilier à Haddam (New Jersey) n'a fondamentalement pas changé : bavard, comique, touchant, curieux, égoïste, il observe l'« American way of life » – et, si l'on ose dire, le « Bascombe way of life » – qu'il commente en temps réel.

Si Richard Ford l'avait voulu, *Le Paradis des fous* aurait pu s'intituler *Père et fils* puisque ce livre est consacré à la balade dans laquelle Frank entraîne son fils Paul, en sursis de la maladie de Charcot, un mal incurable qui va bientôt l'emporter. Un voyage en forme d'adieu, à la rencontre des monuments souvent improbables d'une Amérique vouée au kitsch – le Palais du Maïs, un hôtel-casino indien, les effigies des « dead presidents » du mont Rushmore dans le Dakota du Sud. Passant continuellement de trivial au sublime, de la comédie à la tragédie, Richard Ford conclut avec panache cette traversée romanesque au long cours.


Olivier Cohen, 2024

retrouvez notre catalogue, nos
événements et avant-premières
sur notre site :

www.editionsdelolivier.fr

 Editions de l'Olivier

 EdLOlivier

 editionsdelolivier

Éditions de l'Olivier

72, avenue de la République
75011 Paris

01 70 96 88 30

editionsdelolivier@editionsdelolivier.fr

Maud Boulaud

Attachée de presse

01 70 96 89 38 mboulaud@editionsdelolivier.fr

Pauline Mulin

Responsable commerciale

relations libraires / salons

01 70 96 89 14 pmulin@editionsdelolivier.fr